

Une troisième personne du singulier

Éric Simon

Éditions des Sources et des Livres

Eric Simon, déjà connu pour assurer lectures et rencontres poétiques à Nantes et dans la région, présent dans diverses revues, auteur de plusieurs recueils, dont *Pages et seuils de la nuit*, *Couleurs de mots*, *La lampe d'un damier* publiée simultanément aux éditions « des Sources et des Livres » deux ouvrages, l'un *Imago Motto*, promenade parmi les tableaux du musée des Arts de la ville de la duchesse Anne, l'autre *Une troisième personne du singulier*, un volume de plus d'une centaine de poèmes. On le savait en outre compositeur, conférencier, préfacier, et ici, il s'affirme comme un poète à prendre en considération par le caractère et la force de ses textes.

Derrière cette troisième personne du singulier, se devine le questionnement insidieux qui n'a cessé de tourmenter à travers l'écriture tout poète à la recherche du soi et du poème fondamental qu'il faut débusquer sous les mots en cherchant le bon angle d'attaque, d'où les sous-titres sans équivoque, *autoportrait*, *angle mort* concernant autant les préoccupations de l'être que l'abord des secrets de ces mots dont l'emploi n'est jamais anodin et nous révèle plus que nous le croyons. Ce qui n'empêche pas le poète de demeurer sur terre, aux aguets dans sa vie quotidienne, passant des rues, observateur d'un monde aussi vite envolé que l'oiseau-lyre que l'on voudrait saisir... Pour preuve, en exergue, la citation d'Arthur Rimbaud, « *Légendes ni figures / ne me désaltèrent* » !

Eric Simon se demande, lui : « *À la place des mots... le silence serait-il comme une autre personne ?* », cette fameuse troisième personne du singulier et singulière à la fois qui fait l'objet du titre de ce livre. Alors poésie et métaphysique s'allient pour mener cette recherche avec économie de moyens, sans lyrisme débordant, mais avec une densité prosodique qui fait mouche derrière les images : « *L'ombre tombe sur les mots / poussière que le vent ne trouble pas. « Je regarde ailleurs / je ne reconnais pas l'encre »*. Le doute est semé et la quête peut commencer : « *Encre qui coule de la lampe / j'écris au bout de cette lueur / mots que je tiens à bout de mains.* » Ou encore : « *tu vas au centre du cercle / là où les mots jouent / et font encore cible.* » dans cet « *Autoportrait en ligne de mire n°1.* ». Lors, l'inquiétude naît : « *je ne peux sortir que de la nuit que j'invente / je ne peux prononcer que la moitié d'un mot* » à la rencontre « *des voix sans poèmes / dont il apprend la langue / dans le balbutiement de toute naissance.* » jusqu'à ce qu'« *il ne reste qu'un mot / il s'éloigne de moi / je m'éloigne de lui / par les mots / par l'émoi / par ce moi qui me / meurt.* ». « *Par les mots / qui parle ? / Qui m'entend ? / Qui devine / l'acte / et la réponse du temps / et sa disparition ?* » « *le mot touché / c'est une disparition / la page remplie / il n'y a pas de suite / pas d'après.* »

De ce cheminement introspectif, entre le je et le tu on se heurte toujours à l'ombre, il faudrait tout citer pour aboutir aux textes qui vont clore cette exploration-analyse : « *Pour s'essouler* », « *Appelez-moi zéro* », « *Soliloque à rebours* », « *La mauvaise prononciation* », « *Se dérober seul* ». Cependant « *La fin ne propage rien / ...mais la musique reste* » peut-être qu'« *on peut encore sauver / ...le réconfort qui vient / avec.* ». Ne pas oublier que pour un mélomane l'issue musicale est salvatrice ! Autant dire qu'on est ici en présence d'une œuvre qui, dans le sillage d'une inquiétude philosophique propre aux plus grands quand ils la mettent en mots, ne peut laisser indifférent quand elle tente d'élucider le doute existentiel grâce aux outils dont se sert un écrivain ! Mais, écrire est un signe qu'on est au monde, à la merci cependant de nos pauvres mots qui souvent se dérobent, quelles que soient les figures de style sous lesquelles nous nous dissimulons pour pouvoir mieux les appréhender afin d'affirmer que l'on existe. À sa façon très personnelle, Eric Simon s'y efforce, sans ornements ni digressions qui détourneraient de sa pensée analytique, ce qui confère tout leur poids à ces textes qui vont bien au-delà d'un vocabulaire volontairement lapidaire. Être déstabilisé met un lecteur averti sur la voie de la réflexion, lequel trouvera dans ces poèmes de quoi largement se satisfaire dans la clarté d'une langue au diapason des idées. Au coin de la rue, attentif passant des mots, sous quelque angle qu'on l'envisage, c'est toujours soi que l'on rencontre !

Claude Serreau